55. | Dead Language





2016, Windows, barbed wire and calligraphies, 125 x 90 x 165 cm each.
Exhibition view of A Savage Mind, Keitelman Gallery, 2016, Brussels.
Courtesy of the artist and Ceysson & Bénétière, Paris.
Ed. of 5 + 1 A.P.

Dead Language est une installation de mounir fatmi composée d'éléments de calligraphies arabes découpés dans des plaques métalliques, du fil barbelé et de deux vitrines en verre. Réunissant ainsi trois éléments qui sortent complètement de leurs contextes habituels.
Le fil barbelé rempli l'espace vide des deux vitrines et passe de l'une à l'autre formant ainsi une frontière. Cet espace devenu infranchissable pour le public, l'oblige à reculer et appréhender l'installation dans son ensemble. Le spectateur tenu à distance par cette frontière, est aussi systématiquement invité à ne pas toucher l'œuvre.

Réflexion sur le phénomène de la perte d'une partie de son héritage et de la souffrance engendrée par cette perte, Dead Language apporte un autre regard sur la douleur de l'immigration. Cette œuvre illustre de manière universelle ce déchirement entre le corps et la langue à l'arrivée dans un nouveau pays.
Les deux vitrines de l'installation Dead Language évoque donc deux réalités. D'une part celle du pays natal et l'autre celle du pays d'accueil. Symbolisant à la fois un lien et un point de rupture, l'œuvre met en avant l'aspect périlleux et douloureux du voyage. Ces mots calligraphiés, parfois ces bribes de phrases se trouvent emprisonnées, prises au piège dans le fil barbelé. Non sans rappeler les divers clichés des Checkpoint présents dans les manuels d'histoire ou encore les images de presses reflétant l'actualité tragique des flux migratoires et de déplacements. Evoquant donc cette notion de frontière, le fil barbelé évoque une réalité douloureuse, celle du déracinement. Périple douloureux, l'arrivée dans un nouveau pays engendre souvent un sentiment de déracinement, voire d'amputation d'un membre tels les

Dead Language is an installation by mounir fatmi composed of elements of Arabic calligraphy cut out from metal plates, barbed wire and two glass showcases. Three elements, completely removed from their usual context, are brought together. The barbed wire fills the empty space between the two showcases and forms a border between them. This space becomes impenetrable for the viewer and requires him or her to step back and appreciate the installation as a whole. The spectator is held at a distance by this frontier and is methodically invited to not touch the work.

Reflecting on the loss of part of one's heritage and the suffering engendered by this deprivation, Dead Language brings the pain of immigration into focus. This work illustrates the universal way in which the body and language are torn apart upon arrival in a new country.
The two showcases in the Dead Language installation evoke two realities: the native country and the host country. Symbolizing both a link and a breaking point, the work highlights the perilous and painful aspect of the journey. These calligraphic and sometimes fragmented sentences are imprisoned, trapped in the barbed wire. The work does not fail to recall the various clichés of checkpoints present in history textbooks, or even the journalistic images of the tragic actuality of streams of migration and displacement.
In evoking this notion of frontiers, the barbed wire symbolizes the aching reality of uprooting. After an agonizing journey, the arrival in a new country often creates a feeling of displacement comparable to the amputation of a limb, mirrored in the scattered elements of calligraphy.

The Dead Language installation can be likened to a reliquary

éléments épars de calligraphies.

L'installation Dead Language peut alors s'apparenter à un reliquaire où sont conservées des brides d'un héritage culturel. Précieuses, ces reliques permettent de passer outre le sentiment de sortie de soi engendré par l'abandon de cette langue natale. Mais ce sentiment d'obsolescence, rendu urgent par la nécessité d'acquérir une nouvelle langue, semble formuler un rite de passage douloureux et violent mais qui ouvre sur un nouvel espace à investir.

Mais finalement sommes-nous tous égaux devant cette possibilité de déplacement ?

Studio Fatmi, novembre 2016.

storing bridles of cultural inheritance. These priceless relics allow us to overcome the feeling of leaving oneself behind as the native language is abandoned. This sense of obsolescence is made urgent by the need to acquire a new language and it seems to usher in a painful and violent rite of passage, but it in fact opens up a new opportunity for investment.

But are we all equal when faced with this possibility of displacement ?

Studio Fatmi, December 2016.

"Dead Language installation expresses all the violence felt when one must abandon everything at border crossings, starting with one's language; the very first conveyance of a person's identity."

Anti-utopias, January, 2017

exhibitions:

2017

Le monde et le reste - Galerie Ceysson & Bénétière - Expo collective

2016

Depth of Field - Labanque – Solo show

A Savage Mind - Keitelman Gallery - Solo show

press articles:

Roger Pierre, Turine, L'art Engagé de mounir fatmi, La Libre Belgique, January 16th, 2017

Expo en vue

L'art engagé de Mounir Fatmi



DOMINIQUE LIBERT

En haut : Dead Language, acier, 125 x 90 x 165 cm chaque élément, 2016.
En bas : Alif, encre noir et blanc sur papier baryté, 50 x 75 cm 1/5, 2016

Infos pratiques

Keitelman Gallery, 44, rue Van Eyck, 1000 Bruxelles. Jusqu'au 24 mars. Infos : 02.511.35.80 et www.keitelmangallery.com

L'artiste marocain récidive avec brio chez Avi et Valérie Keitelman.

Une quinzaine de pièces entre esthétique et percussion du propos.

VOILÀ UN ARTISTE qui ne fait rien à moitié. Qui s'engage corps et âme dans ses explorations de la réalité humaine, surtout sociale et politique.

A 45 ans, ses premières passes d'armes derrière lui, Mounir Fatmi cogne toujours, tout en créant des œuvres d'art armées de séductions artistiques lourdes de sens. Visuellement, c'est très réussi, nonobstant des matérialisations parfois cinglantes, tranchantes.

Mentalement et moralement, la tenue est sans concession, vécue en son âme et conscience. Fatmi est bel et bien un artiste d'aujourd'hui bardé autant de préoccupations d'art que de celles d'attiser la réflexion sur ce monde qui nous torpille comme nous le torpillons.

L'engagement est récurrent d'une pièce à l'autre. Et même quand il s'adonne à quelques dessins et compositions "câblées" plus directement esthétiques, davantage reposantes, l'implication de l'artiste dans son environnement n'est point remisée.

Calligraphies à double tranchant

Ajustées comme des calligraphies en blanc sur blanc, dérives graphiques épousant les méandres d'écritures sans filet mais non sans raison, ses broderies de bouts de câbles d'antennes, "Racines" (titre d'un triptyque) tranchées dans le vif, posent, en filigrane, la question de l'identité et des racines de l'homme dans un monde devenu saugrenu.

Elles sont le côté plus bucolique, bien que complexe, d'une quête autrement décidée et décisive. Il n'est qu'à voir, pièce majeure de l'accrochage, "La mort de la langue".

A la fois encagée et libre mais enveloppée de barbelés comme des arbalètes à tranchants sans équivoque, cette installation, avec ses ombres portées qui la réfléchissent durablement, est un ensemble de calligraphies prises au piège d'interdits infranchissables.

L'immigration n'est pas sans danger et la perte d'un héritage traditionnel est un drame qui conditionne l'avenir. Voilà qui porte à réfléchir !

Présentée en trois dimensions comme une calligraphie – signes divins, métalliques, présentés à l'envers – qui ne tiendrait qu'à un fil – par la grâce de serre-joints, la sculpture "Calligraphie de feu" rejoint, par son propos, la précédente. Il y est toujours question de l'abandon d'une langue et d'une culture au péril d'une identité refoulée.

Archéologie

A l'entrée de l'exposition, une installation posée contre le mur interpelle le regard. Un drapeau noir flotte non pas sur la marmite en signe de rébellion anarchiste, mais bien sur un mât qui n'est autre que le sommet d'un balai haut de trois mètres. Aux pieds de ce drapeau de la misère d'une réalité, quelques ossements et crânes (en polystyrène) jettent le trouble.

La mort guette notre monde enferré en ses guerres, massacres, attentats. En ses férocités aveugles. La bataille serait-elle perdue ? En référence à "L'Archéologie du savoir" (1968) de Michel Foucault, l'installation de Mounir Fatmi pose la question de l'existence dans un monde qui dérive.

Quatrième temps fort, une photographie. "Alif" fait partie d'une série entamée en 2015 et toujours en progrès constant. Une série de photos, de vidéos, d'installations.

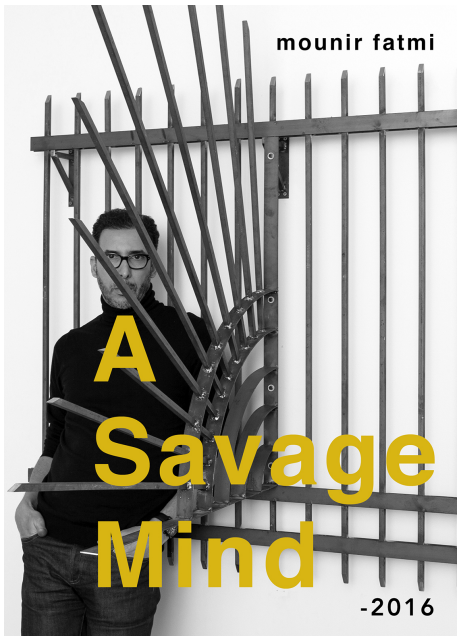
Sur cette photo très frappante, un poing d'homme serre une forme de fer qui pourrait faire penser à une arme. Or, il s'agit de la première lettre de l'alphabet arabe, une des six lettres isolées, sans attaches avec la précédente ou la suivante. Elle est le "Un", symbole d'Allah et chiffre de la grâce du bien-aimé.

Roger Pierre Turine



La Libre Belgique

Arts Libre. Supplément hebdomadaire à La Libre Belgique. **Coordination rédactionnelle:** Jean Bernard. **Réalisation:** IPM Press Print. **Administrateur délégué - éditeur responsable:** François le Hodey. **Rédacteur en chef:** Francis Van de Woestyne. **Rédacteurs en chef adjoints:** Xavier Ducarme et Nicolas Ghislain. **Conception graphique:** Jean-Pierre Lambert. **Publicité:** Martine Levau (0032.2.211.29.12 – martine.levau@ipmadvertising.be).



A Savage Mind, SF Publishing, 2020

How does the meeting between the one who 'can do' and one who 'knows how to speak of what is done' play out?

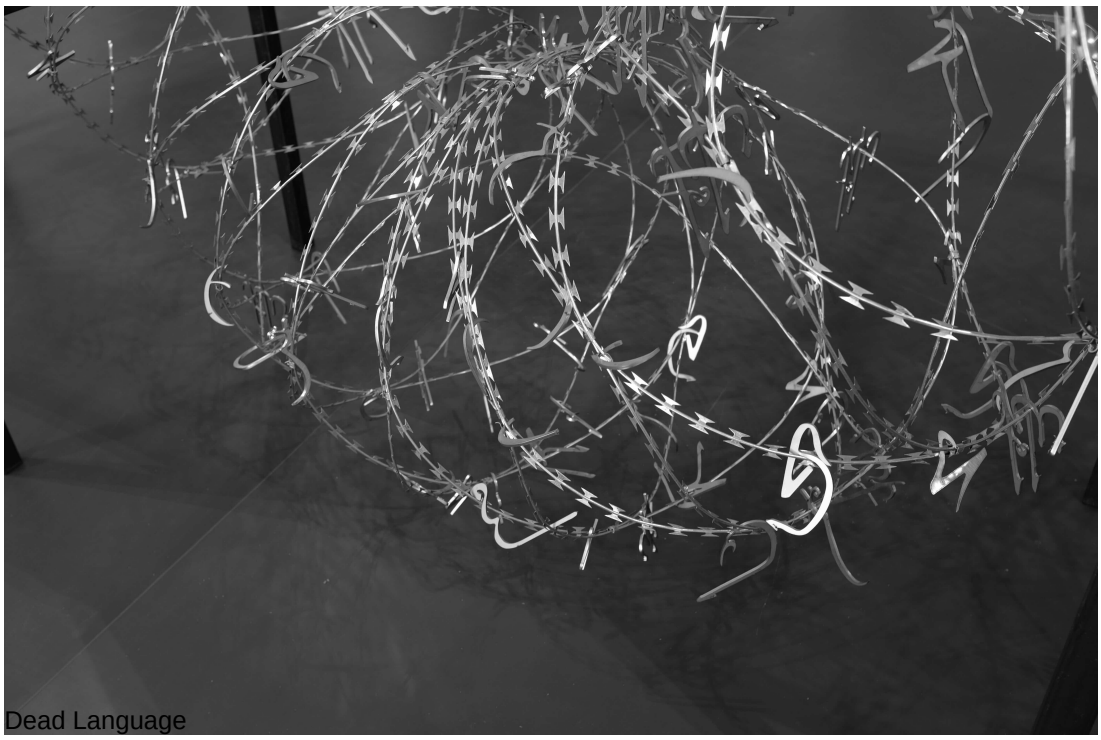
Keitelman Gallery, December 2016



Dead Language

Dead Language is an installation by mounir fatmi composed of elements of Arabic calligraphy cut out from metal plates, barbed wire and two glass showcases. Three elements, completely removed from their usual context, are brought together. The barbed wire fills the empty space between the two showcases and forms a border between them.





Dead Language

Reflecting on the loss of part of one’s heritage and the suffering engendered by this deprivation, Dead Language brings the pain of immigration into focus. This work illustrates the universal way in which the body and language are torn apart upon arrival in a new country.

Dead Language

The Dead Language installation can be likened to a reliquary storing bridles of cultural inheritance. These priceless relics allow us to overcome the feeling of leaving oneself behind as the native language is abandoned.



Dead Language

This sense of obsolescence is made urgent by the need to acquire a new language and it seems to usher in a painful and violent rite of passage, but it in fact opens up a new opportunity for investment.